



À partir de 9 ans
 (conseillé du CM1 à la terminale)

GENTE DE BIEN

Franco Lolli / Fiction / Colombie, France / 2014 / 1h26 / VOSTF

Eric a 10 ans et, du jour au lendemain, il doit vivre avec Gabriel, son père, qu'il connaît à peine. Constatant que l'homme a du mal à construire une relation avec son fils et à subvenir à leurs besoins, Maria Isabel, la femme pour laquelle Gabriel travaille comme menuisier, décide de prendre l'enfant sous son aile.

POINT DE VUE

(Re)trouver sa place

Gente de bien est de ces films - pas si fréquents - qui troublent et marquent l'esprit dès la première vision. Les raisons à cela sont probablement à chercher du côté de sa simplicité, sa cohérence et son honnêteté. Ici, pas d'effets pour arracher des émotions : celles-ci s'invitent d'elles-mêmes. Pas de simplification non plus : la pauvreté d'un personnage ne le rend pas sympathique, pas plus que la richesse d'un autre ne conduit à le considérer comme antipathique. Franco Lolli respecte ses personnages comme les spectateurs et il a le talent d'amener le propos en dehors des sentiers battus : il s'agit avant tout ici d'enfance, d'enfermement et de solitude.

La séquence inaugurale montre Eric dans la rue, jouant au football avec d'autres enfants, tapant dans une bouteille en plastique ; il paraît être dans son élément, évoluer en liberté et être l'un des meneurs du groupe. Après l'apparition du titre du film, dès le premier plan de la deuxième séquence, Eric est montré seul avec sa chienne, en plan rapproché et il regarde

en direction du hors-champ. Cet isolement est renforcé aux plans suivants : ce que semble regarder Eric, puis lui-même, est vu entre deux pans de mur. L'horizon de l'enfant comme son corps paraissent désormais bloqués. Les séquences suivantes renforcent cela : dans le bus avec sa mère, marchant dans la rue avec son père pour rejoindre la pension où loge celui-ci, dans ce lieu étriqué ou chez Maria Isabel (dans sa demeure principale, comme dans sa résidence secondaire), Eric semble coincé dans des lieux. Il n'est également pas à sa place avec les personnes aux côtés desquelles il se trouve : sa mère qui a décidé de le confier à son père ; ce dernier qu'il connaît peu et qui, même s'il n'économise pas ses efforts (il s'intéresse à ses résultats scolaires, à la musique qu'il écoute, lui caresse la tête), est maladroit avec lui. Ainsi, dès son arrivée dans le logement de son père, Eric précise qu'il n'aime pas cet endroit et, plus tard, il dit à son père qu'il n'a pas envie de vivre avec lui. Le sentiment de ne pas être à sa place est également pré-

Titre original : Gente de bien
Réalisation : Franco Lolli
Production : Geko Films
Image : Oscar Durán
Scénario : Virginie Legeay, Franco Lolli et Catherine Paillé
Interprétation : Brayan Santamarià, Carlos Fernando Perez, Alejandra Borrero



Né en 1983 à Bogota, **Franco Lolli** quitte son pays pour la France où il fait des études de cinéma dans le département de réalisation de la Fémis. Son film de fin d'étude, *Comme tout le monde*, est sélectionné dans plus de soixante festivals internationaux et remporte le Grand Prix de Clermont. Franco Lolli part ensuite au Cambodge pour réaliser un documentaire en collaboration avec le cinéaste Rithy Panh. Son second court métrage de fiction, *Rodri*, est présenté à la Quinzaine des Réalistes en 2012. *Gente de bien*, présenté à la Semaine de la critique à Cannes en 2014 est son premier long métrage.

Fiche réalisée par **Boris Henry**, pédagogue du cinéma

sent quand Eric se retrouve avec d'autres enfants ou adolescents (dans un centre commercial, un fast-food, une chambre ou une luxueuse maison de campagne) : il n'a pas les mêmes habitudes et pré-occupations qu'eux, n'est pas dans la même réalité. Lorsqu'il participe à leurs activités, il ne peut s'empêcher de se mesurer à eux afin de se mettre en valeur (quant au nombre de cadeaux reçus, aux blagues à raconter, au temps passé sous l'eau dans la piscine) et fait l'objet de remarques (il est le conducteur de quad qui « a trop la trouille »), est l'étranger tenu à l'écart, insulté et dénigré. Quand cela va finalement trop loin, il s'isole, rejette et insulte Maria Isabel, puis veut rentrer chez lui. En fait, comme le suggèrent les vêtements de Francisco que lui donne Maria Isabel, par la force des choses, Eric revêt des habits et tient un rôle qui ne sont pas les siens. Subissant cet enfermement, il réagit par l'énervement, voire la violence (verbale comme physique). Si sa colère est parfois rentrée, elle n'est jamais bien loin. Sa présence dans la plupart des plans fait probablement ressortir sa solitude.

Gente de bien peut être perçu comme une chronique familiale, un récit d'apprentissage dans lequel un fils apprend à vivre avec son père - et la chienne Lupe contribue manifestement à (re)nouer leurs liens mais, à la fin du film, il n'y a plus besoin d'elle pour cela et elle peut disparaître. C'est également une chronique sociale, un film sur la différence de classe et ce qu'elle suscite comme tristesse, amertume et violence chez un enfant. En faisant profiter un père

et son fils de son niveau de vie, Maria Isabel ne répond pas forcément à leurs besoins. Le père d'Eric ne s'y trompe pas : à la maison de campagne, il dit à Maria Isabel, « Je crois que nous, on n'est pas à notre place ici. ». En souhaitant finalement retourner avec son père et en se retrouvant aux côtés de sa chienne malade, Eric pointe la prédominance des sentiments sur un certain bien-être que procure l'argent.

Franco Lolli filme avec dynamisme et douceur ce parcours semé d'embûches. Il trouve et conserve la bonne distance entre la caméra et ses personnages, la dureté et l'empathie, ne tombant jamais dans la complaisance. Le filmage en caméra portée et en plans plutôt serrés - essentiellement en plans rapprochés, plans américains et gros plans - concentre l'attention sur les personnages et sur leur corps, même si certains plans plus larges permettent d'appréhender les personnages dans leur contexte. Quelques plans manifestement en caméra subjective (par exemple des chiens dans les cages à la fourrière) permettent de voir par les yeux de certains des personnages, notamment par ceux d'Eric. Le film recourt fréquemment aux ellipses et le montage (en coupes franches) est parfois particulièrement sec. Si quelques plans noirs permettent d'effectuer une courte pause, il y a parfois des raccords sur le mouvement et le montage en champ-contrechamp est utilisé à plusieurs reprises pour saisir une opposition (entre Eric et son père, Eric et Francisco).

PISTES PÉDAGOGIQUES

La vie quotidienne, sujet de film

Ce film peut être l'occasion de travailler avec les élèves autour de la représentation de la vie quotidienne, dans le film et, plus largement, au cinéma. Le fait que le film parle du quotidien d'un enfant leur a plu, les a ennuyés ? Se sont-ils reconnus dans le parcours d'Eric et/ou dans les sentiments qu'il éprouve ? Ont-ils remarqué l'évolution de sa relation avec son

père ? Ont-ils perçu l'aspect dynamique du film ?

Après avoir précisé que saisir des personnages dans leur quotidien ne signifie pas un filmage plat, un montage quelconque et un manque de rythme, on pourra notamment montrer que le film est tourné en caméra portée et qu'il fait appel à un montage plutôt nerveux.

Les éléments d'encadrement

Le film accorde une grande importance aux éléments qui resserrent le champ, encadrent les personnages, les enferment, voire les isolent : portes et leurs embrasures, murs, couloirs (de la pension), grillages (à la fourrière), fenêtres (des voitures).

Le personnage est vu à travers l'encadrement d'une porte ou se tenant dedans et cela permet de pointer une tension (Maria Isabel et sa fille sont vues à travers l'encadrement de la porte de la chambre de Juana lors d'une altercation).

Les passages de portes sont souvent montrés, soulignant l'importance qu'ils peuvent revêtir. Il en va ainsi de l'entrée dans les principaux lieux : la pension où vit le père d'Eric, l'appartement de Maria Isabel comme sa maison de campagne.

La porte représente parfois un entre-deux : il y a un avant et un après son franchissement. Son ouverture est alors un enjeu. Il en va ainsi, à la fourrière, de l'ouverture (par le gardien et par Eric) du box dans lequel se trouve la chienne Lupe.

La fermeture d'une porte peut également ne pas être anodine. Eric ferme vivement la porte de la chambre de Francisco quand il s'est disputé avec lui, puis, après avoir insulté Maria Isabel, la porte de la chambre où il dort.

Certainement moins anecdotique qu'il n'y paraît, parmi les blagues racontées par les enfants, l'une parle de l'ouverture et de la fermeture d'une porte à l'issue de laquelle se produit une « erreur fatale à plein de gens » et une autre précise ce qu'une grille dit à une autre grille.

Des correspondances

À plusieurs reprises dans le film, un élément en rappelle un autre, lui répond, le complète.

Lorsqu'Eric joue au basket avec Francisco et qu'il finit par monopoliser la balle, Francisco lui dit : « On joue pas comme ça. Tu fais n'importe quoi. [] Arrête, tu fais chier ! Joue normalement ! T'en es pas capable ? C'est ça ? ». Il est difficile ici de ne pas penser à la scène inaugurale dans laquelle Eric joue au foot dans la rue et dit à ses camarades : « On oublie les règles ! », puis : « Ça compte pas ! ». Ces deux scènes se font écho et révèlent à quel point,

dès le début, Eric a du mal à s'adapter à un univers fortement éloigné du sien.

Dans la maison de campagne de Maria Isabel, la chienne Lupe urine la nuit dans la chambre : c'est manifestement l'une des premières manifestations de sa maladie. C'est également dans cette demeure qu'Eric fait pipi au lit. La similitude de ces actes établit un lien supplémentaire entre la chienne et l'enfant.

Les élèves ont-ils remarqué ces correspondances ? Leur paraissent-elles apporter des éléments supplémentaires et ainsi être utiles ?

Un plan : Eric regarde la fourrière emporter sa chienne

L'une des seules choses qui apporte une respiration à Eric et lui met du baume au cœur est manifestement Lupe, sa chienne. Lorsqu'elle est ramassée dans la rue par la fourrière, l'enfant subit symboliquement un nouvel enfermement. Quand il regarde en direction du hors-champ la fourrière emporter sa chienne, la caméra le saisit en bougeant autour de lui ; ce mouvement de caméra fait ressortir son immobilité et son regard perdu, son air hébété. Si le volume sonore a commencé à diminuer au plan précédent, le son disparaît progressivement ici, paraissant représenter le silence qui se fait alors en Eric, le vide qui s'empare de lui et l'effroi qui l'accompagne.

